



Le boulevard Ghazi, à Yeni Shehir, le nouveau quartier d'Ankara.

SOUVENIRS SUR LE "PÈRE DES TURCS"

Notre correspondante de Genève, M^{lle} Noëlle Roger, a été reçue à plusieurs reprises par Atatürk. Pour elle comme pour tous ceux qui l'ont approché, comme aussi pour tous ceux qui étudient de loin sa carrière, Mustafa Kemal Atatürk, le « père des Turcs », est l'un des plus grands hommes de notre temps, peut-être de tous les temps, et elle nous envoie à son sujet les lignes personnelles suivantes :

LA CRÉATION D'UNE CAPITALE

À l'aube du jour où, libérant le sol anatolien, il jeta l'épave grecque à la mer, Atatürk a dit : « Préparons-nous aussi aux victoires de la nouvelle science et de l'économie. » Victoires plus difficiles encore à remporter dans un pays dévasté par onze ans de guerre et par la désastreuse administration des sultans.

La première de ses victoires fut le « miracle » d'Ankara.

Perdue sur un plateau désertique, entourée de plaines insalubres et de montagnes arides, privée d'eau, citadelle jusque au sommet d'une colline, cette bourgade de 20.000 âmes ne jouait plus aucun rôle depuis des siècles lorsqu'elle fut promue au rang de capitale.

Cinq ans plus tard, la grande ville s'édifia au pied de la colline (car on ne touche pas à l'antique muraille), des palais sont construits, des arbres s'efforcent de grandir le long des boulevards, la plaine est assainie, la malaria jugulée, une audacieuse exhalation amène de l'eau.

L'année dernière, nous avons pu constater le miracle accompli : Ankara, capitale très moderne de 150.000 âmes, larges artères, grands magasins, des instituts, des musées, l'université, l'école de musique, des jardins,

des ombrages ; de jeunes forêts ; un lac artificiel, formé entre ces montagnes grâce au barrage du Chiboukoun, lui envoie de l'eau en abondance. Le président n'a-t-il pas fait planter 6 millions d'arbres dans son domaine de 15.000 hectares, une steppe maigre, devenue un centre de culture qu'il a donné au peuple ?

LA RÉFORME DE L'ALPHABET

Une autre victoire fut la réforme de l'alphabet.

Lorsqu'en 1928 le président de la République abolit l'alphabet arabe et le remplaça par l'alphabet latin — une des plus grandes révolutions sociales que l'histoire ait à enregistrer — il s'adressa au patriotisme des Turcs : « Écrire notre langue avec les nouveaux caractères, apprendre ces caractères, est un devoir patriotique impérieux que nous ne devons pas oublier un seul instant », déclara son ministre de l'Instruction publique. « Je fais appel à l'activité de tous les citoyens pour atteindre ce but, s'écria Atatürk. Ainsi se fera le relèvement de notre existence sociale. »

Car il fallut des années pour apprendre l'admirable écriture arabe... La Turquie, en 1928, comptait 80 à 90 % d'illettrés...

Grâce à l'alphabet latin, les sciences et les

arts, cessant d'être l'appanage d'une élite, deviennent une richesse à la portée de tous. Atatürk le voulait ainsi : « L'instruction, déclara-t-il, ne doit pas être considérée comme un élément de luxe, mais comme un adjuvant à la lutte quotidienne pour vivre. »

Le peuple accepta le message que son chef estimait nécessaire. La Turquie, des bords de la Marmara aux replis du Taurus et aux rives du Tigre, devint une vaste école où maîtres et



La première aviatrice militaire, M^{lle} Sahiba Göktaşan, s'appretant à entreprendre un voyage circulaire autour de la Turquie, prend congé de son père adoptif, le président Atatürk.



Le président Atatürk examinant, dans son cabinet de travail, des rapports sur la race et sur la langue avec le professeur Pittard, dont on a la réimpression dans nos pages une étude sur le racisme.

A gauche, l'une de ses filles adoptives, M^{lle} Afet, professeur d'histoire.

Élèves travaillaient de tout leur cœur. Dans les villes, les « foyers » turcs organisaient des leçons. Les ministères, la Compagnie des tramways, les sociétés industrielles initiaient leurs employés ; le président lui-même travaillait devant la foule, sur une planche noire, les caractères nouveaux.

On vit des Turcs de tous les âges, depuis les hauts fonctionnaires jusqu'aux paysans, étudier leurs lettres avec ferveur. A Istanbul, une commission sévère se pencha pour préparer la grammaire tandis que les professeurs des diverses facultés établissaient l'orthographe des mots scientifiques. Les journaux publièrent chaque jour un entrefilet en caractères latins ; bientôt une colonne entière, puis deux colonnes remplacèrent l'entrefilet.

Grâce au plan si logiquement conçu, grâce à cet ensemble d'efforts coordonnés, peu de temps suffit pour que s'achevât cette prodigieuse réforme.

« Nous devons regagner en quelques années les siècles que nous avons perdus », a dit Atatürk.

Et c'est ainsi qu'il transforma l'Asie Mineure, donnant au commerce, à l'industrie, aux finances, à la lutte contre les maladies, à l'instruction du peuple une impulsion qui tient du miracle.

ATATÜRK, LINGUISTE DANS SON CABINET DE TRAVAIL

C'est à Ankara que j'ai rencontré Atatürk pour la première fois, dans sa maison 446-1028. Il arrivait d'un long voyage. Après avoir salué les ministres, ses amis, la foule qui l'attendait, il se rendit au palais du parlement, où il travailla jusqu'au soir avec la commission de linguistique.

On ne peut plus cacher ses yeux lorsqu'ils ont croisé les vôtres, ses yeux d'un bleu ardoise, si clairvoyants, si chargés de volonté que toute résistance semblerait une folie.

« Il n'a qu'à vous regarder, m'a dit un jeune homme. Quand il fixe son regard sur quelqu'un il sait déjà qu'il obtiendra ce qu'il demande. »

Le « père des Turcs » n'a qu'à regarder son peuple, qui ne lui refuse rien.

A Florya, une plage ignorée naguère, déserte, au bord de la Marmara, Atatürk a fait construire sur pilotis sa maison d'été.

Dans le cabinet de travail, où s'alignent des ouvrages savants, dans la salle à manger ornée d'une planche noire, dont les fenêtres découvrent des pans de mer, on se croirait à bord d'un navire. C'est là que le président passe des nuits au travail. Il affirme : « La fatigue n'existe pas... » Il dit à ses ministres : « J'ai

besoin de deux heures de sommeil. Revenez dans deux heures. »

Il ne se couche guère avant le jour, dort peu de temps, se lève, se jette à l'eau, nage vigoureusement, puis se remet au travail. Les affaires multiples du grand pays dont il est l'âme ! les complications de la politique européenne ! Sans doute. Mais il y a aussi les études préférées, l'histoire (Atatürk a fondé la Société d'histoire turque, qui a tenu son deuxième congrès l'automne dernier, à Istanbul, au palais de Dolma Baghché), les littératures, les races humaines, les origines des Turcs, les origines de la langue turque.

De telle impulsion — mais il apparaît si grand ! — souffle habité par le vent de la mer, la démarche rapide, les gestes précis d'un homme d'action, il est entré. N'y a-t-il nous entraîne dans le cabinet de travail, et la question de l'origine des Turcs est immédiatement posée. Puis il explique sa théorie linguistique, comment il retrouve dans les mots, au delà des racines grecques, les racines turques. En effet, pourquoi s'arrêter à l'origine grecque ? Pourquoi ne pas remonter plus haut encore, jusqu'aux Hittites, jusqu'aux hommes de la pierre polie, les civilisations néolithiques, partis d'Asie Mineure pour apporter à l'Europe ignorante et nomade les éléments de la vie sédentaire, les céréales et les animaux domestiques ?

Autour de sa personne, c'est un ventail vertigineux de dictionnaires et de lexiques amoncelés par lui qu'on ouvre et qu'on referme. Il aligne des lettres sur une feuille de papier, démontre les vocables, explique, parmi les racines diverses, la racine noire, et il semble la présenter lui-même dans ses mains fines, avec un triomphant sourire.

Un jour, je lui demandai le secret de sa force. Il a dit :

— Je suis là... j'écoute...

Il a répété :

— J'écoute...

Et il s'est tu.

Il semblait écouter, en effet, au delà des inspirations de son génie, les inspirations de

sa terre, concentrer en lui les puissances mystérieuses qui émanent d'un sol chargé d'histoire où les traditions séculaires ont de profondes racines.

Cet homme à l'indomptable volonté connaît-il des moments de détente, les épanchements de la tendresse ?

ATATÜRK ET SES FILLES ADOPTIVES

Il est bon, il est humain. Le peuple turc se reconnaît en lui. Les traits de cette humanité abondent. Il a besoin d'affection. Seul, il s'est choisi une famille, des jeunes filles, des enfants pauvres, qu'il a recueillies. L'une d'elles mourut dans un accident de chemin de fer en allant à Londres achever ses études d'anglais. Il l'avait distinguée toute petite dans un asile d'orphelins. Le directeur, averti de la visite du Ghazi, avait exhorté à ses élèves d'apprendre des vers qu'elles réciteraient au chef. « Nous n'avons pas le temps pour demain », disaient les petites filles, découragées. L'une d'elles mit tout son cœur à ce travail, récita les vers le nuit durant et fut seule à pouvoir les réciter. Un tel effort prit à celui qui ne reculait pas en face des tâches les plus dures. Il adopta l'enfant.

Une autre de ses filles adoptives est M^{lle} Afet, une institutrice dont, en écoutant un jour la leçon, il devina les qualités profondes. Elle est aujourd'hui vice-présidente de la Société d'histoire turque et continue de passer des examens. Une autre, aviatrice militaire, la seule aviatrice militaire que l'on connaisse, innove l'armée par son esprit de discipline, son courage, ses performances à bord de son avion. Et la dernière est la petite Ulkü, six ans, la fille d'un jardinier, qu'il rencontra un jour dans une allée et dont la grille le toucha.

L'automne dernier, il inaugura le congrès de la Société d'histoire turque, coura la corde tendue devant la porte du palais, en tenant par la main une petite fille qui l'avait appelé d'une feutrière, la voix perçante : « Atatürk ! Atatürk ! » et menaçait de se jeter dans le vide pour le rejoindre.

J'ai entendu des voix murmurer avec une sorte d'angoisse :

— Il devrait vivre longtemps... Que deviendrait la Turquie sans lui ? Pourvu qu'il nous soit laisé !

Un jour qu'il avait échappé à la mort — ce qui lui arriva bien des fois au cours de sa vie aventureuse — il a dit :

— Il y a deux Mustafa Kemal : l'un, moi-même, qui est périssable et qui disparaîtra, et l'autre, dont je dois parler en disant nous, qui incarne la nation et qui vivra en elle éternellement.

Paroles sans doute prophétiques. Le « père des Turcs » vivra éternellement dans le cœur de la Turquie.

NOËLLE ROCHÉ.



Le Musée d'ethnographie, à Ankara, où sera conservée, sous garde militaire après les funérailles, la dépouille d'Atatürk en attendant la construction d'un mausolée.

A droite : la Maison du peuple, devant laquelle se dresse la statue équestre d'Atatürk, qui domine la ville d'Ankara.